

La chimère du Kamtchatka

La folie Baudelaire de Roberto Calasso, Gallimard, 486 p.

Filippo Palumbo

Littérature, métaphysique, sacré

Number 241, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67236ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Palumbo, F. (2012). La chimère du Kamtchatka / *La folie Baudelaire* de Roberto Calasso, Gallimard, 486 p. *Spirale*, (241), 57–58.

La chimère du Kamtchatka

PAR FILIPPO PALUMBO

LA FOLIE BAUDELAIRE de Roberto Calasso
Gallimard, 486 p.

Le sentiment qui se fait jour au XIX^e siècle, chez les écrivains dont les *nerfs* sont plus réceptifs, est celui d'une perte radicale, lancinante, irréparable. Le pont qui, jadis, reliait l'homme au royaume des « *eaux mentales* », a disparu. Plus de circulation entre les diverses strates du Cosmos. Plus moyen de contempler le *mundus imaginalis*. Impossible de s'évader par le haut. Désormais, tout se passe dans une chambre plombée de néant, dans une cage sinistre où résonnent non les harmoniques de la sympathie universelle, mais plutôt le vacarme du *mathème*, le tapage funèbre de l'*homo socius*. À l'âge nouveau, la nature « *sacrée et secrète* », tissée de correspondances, parsemée de « *forêts de symboles* » — terre *psychique* de ravissements soudains et de chocs hallucinatoires —, sombre dans le néant. À sa place apparaît la nature comme « *fond corrompu* », comme forêt coupée par la hache du progrès, comme assemblage d'éclats discontinus, de corps engourdis, d'épaves dénuées de sens vivant. C'est la nature hostile et déserte dont Gottfried Benn disait qu'elle « *ravage la pensée et [qu'elle] tue l'existence* ». Son vrai nom est « *Progrès* ». Et son visage, celui d'un assassin.

C'est là où nous en sommes aujourd'hui, signale Roberto Calasso. Notre horizon d'existence n'a pas changé, depuis le XIX^e siècle. Nous errons toujours sur « *une terre d'écrins sans joyaux, de médailles sans reliques* », tels des dépouilles privées de souffle, flottantes en dehors de la continuité de la vie. Et sur cette terre dévastée, nous ne rencontrons rien d'autre que la fragmentation, le néant et le mal. Ici, rares sont les élus qui — sans craindre le ridicule — osent encore proférer les mots : « *Andromaque, je pense à vous!* »

« *Le mal est partout.* » Il tourbillonne autour de nous comme un air impalpable. Or, dans *La Folie Baudelaire*, lorsque Calasso évoque le mal, il fait allusion à l'existence entière, en tant qu'elle est immergée dans une atonie sans espoir, condamnée à évoluer au milieu d'un univers morcelé, là où il n'y a plus qu'une myriade de débris inertes, qu'une panoplie de détails schizoïdes (bibelots, colifichets, satins, étoffes, corps de femmes, etc.) qui, tous, demandent justice avec « *la furie d'une foule amoureuse d'égalité absolue* ». Si pour les Anciens le microcosme et le macrocosme étaient unis par des rapports secrets d'analogie, dans l'univers de la modernité on assiste à l'effilochement progressif de l'expérience. La vie ne s'offre plus comme une « *varia-*

tion sur l'immense clavier des correspondances ». Elle prend plutôt l'allure d'une marche sujette à de « *multiples digressions, divagations et haltes* » ; une marche hallucinatoire sur un sol fatal et angoissant, sillonné non par les dieux ou par les Odalisques, comme aux temps anciens, mais uniquement par le roulis exténuant de « *quelques fiacres attardés et éreintés* ».

POTENTIALITÉ EN ATTENTE

« *La vie ne vit pas!* » Elle n'est plus qu'une version diminuée d'elle-même. Une version diminuée et funèbre devant laquelle les romantiques reculent, saisis par la terreur et par le dégoût. « *La vie ne me semble tolérable que si on l'escamote* », écrit Flaubert. Pour l'escamoter, le futur auteur de *Madame Bovary* s'enferme dans un « *rêve résurrectionniste* » de proportions inégalables. Il disparaît « *dans l'antique au carré, abrupt et sans communication* », à la recherche de *Salammbô*, la Femme orientale, dispensatrice de plénitude. Il ne la retrouvera pas, dit Calasso, car, en absence d'un rituel ou d'un canon d'images bien établies, aucun homme « *ne peut la fréquenter* ». Contrairement à Flaubert, Baudelaire ne fuit pas le désarroi. Certes, il « *abhorre le moderne* » ; et dans le silence de ses chambres secrètes, il ne pense qu'à s'affranchir de l'aridité meurtrière d'un monde dont on ne perçoit pas la continuité, l'articulation analogique. Mais, loin de nier le vide qui s'est superposé à toute chose, Baudelaire s'évertue à réveiller une sensation accrue de l'existence sur un sentier plus accidenté, celui « *de la dispersion, de la segmentation totale* ». Il cherche à reconquérir l'ivresse en s'abandonnant à « *tout ce qui fuit, à tout ce qui gémit* ». Il maintient une certaine inflexibilité dans le choix ininterrompu du malheur et avance, imperturbable, « *à travers une multitude de plans et de signes, sans aucune garantie ni sur le point initial, ni sur le point final* ». Il pressent, en effet, que la *néantise* n'est pas seulement un mur qui barre le chemin. Elle est aussi gardienne de la potentialité de quelque chose d'autre — d'une immensité nouvelle, énigmatique, mêlée inextricablement à l'épouvante et à la destruction.

CERVEAU VISIONNAIRE

Tel un *voyant* ou un *soufi* perdu dans les ruines du Second Empire, Baudelaire court sans trêve les rues fourmillantes

de la grande ville, en attendant de parvenir à un de ces rares moments où les choses, soustraites à leur platitude habituelle, commencent à « se révéler dans une succession de coulisses potentiellement inépuisables ». « Il n'est possible de penser que lorsque le monde se présente de cette manière » — non comme une « spirale cyclonique » de débris effrangés, affirme le poète, mais plutôt comme une vague de rêveries, comme un paysage de simulacres errants, comme une fantasmagorie imaginée par un cerveau anonyme et visionnaire. Alors, tout se recompose inexplicablement selon des lois inattendues ; et chaque être se montre sous un éclairage inédit, comme s'il surgissait du néant pour la première fois. Quand cela se produit, dit Calasso, on ne retrouve plus l'intelligence aveugle qui, telle une boîte catoptrique, déforme les contours du réel et nous fait voir ce qui n'est pas (la *séparation*) à la place de ce qui est (la *continuité*) ; on ne retrouve que l'ondulation perpétuelle de formes hésitantes, incertaines, toujours prêtes à se réagencer selon la cohérence propre aux parties d'un *corps analogique* de proportions inégalables. Au cours de ces rares moments de réceptivité aiguë, les cloisons de la mémoire s'écroulent et laissent jaillir, sur fond de catastrophe, la « *vie pure conservée pure* » des images archétypales. C'est alors, par exemple, que certains acquièrent la capacité saisissante de « *pénétrer les bruyères* », les noisetiers et le silence, jusqu'à devenir, avec Baudelaire et Flaubert, « *trépidation d'un bateau à vapeur, couleur de mousses, ilot dans une baie* ». Mais, peut-on encore franchir la « *muraille immense du brouillard* » ? Peut-on rejoindre le royaume des « *cocotiers absents de la superbe Afrique* » ? Où sont passées les Images divines qui peuplaient les fantaisies de l'humanité archaïque ? L'histoire ne les a-t-elle pas dissoutes, déchirées, anéanties ? Et l'imagination créatrice, « *cette Reine des facultés* », ne s'est-elle pas définitivement retranchée dans l'enceinte impénétrable de l'inexistence ?

ESPRIT DE VENGEANCE

Les simulacres numineux sont toujours en vie, annonce Calasso. Toutefois, ils n'agissent plus comme une force bienfaisante et tutélaire ; maintenant, ils rôdent dans la désolation comme un *esprit de vengeance* uniquement soucieux de déverser sa hargne et de mettre toute chose « en état de sacrifice », pour paraphraser Haenel. « *En cela réside le pouvoir du simulacre, qui guérit seulement celui qui le reconnaît. Pour les autres, il est une maladie.* » Or à l'âge nouveau, les hommes ne reconnaissent plus que les majuscules qu'ils ont eux-mêmes inventées : la Société, l'Histoire, le Progrès, etc. On pénètre ici au cœur de la métaphysique que Calasso distille discrètement dans *La folie Baudelaire* : le moderne, nous dit-il, est l'époque où les *demi-dieux*, loin de disparaître, deviennent des *spectres* assoiffés de sang. C'est l'époque où l'*analogie universelle* sort incognito du marais au fond duquel on souhaitait la maintenir et recommence à étendre son filet omnienveloppant sur l'entièreté de la voûte céleste. Toutefois, elle opère désormais *en sens inverse*. Elle ne raccorde plus entre eux les éléments dispersés de la manifestation. Elle s'emploie plutôt à défaire les liens, à broyer les correspondances dans l'état d'une fureur destructrice inouïe. C'est comme si, par sa rage sacrificielle intarissable, elle lançait des signaux pneumatiques à un Sujet barricadé derrière le refus schizoïde du

néant : comme si elle invitait l'homme à se détourner des *Lumières* frelatées de l'Occident et à admettre que « *ce qui est important pour son cœur et pour son esprit lui est appris par des puissances autres* ».

De là, la thèse infaillible de Calasso : de même qu'une force « *peut par sa trajectoire favoriser l'action d'une force sur une trajectoire opposée* », de même le Progrès n'est pas qu'un vaste monument érigé à la niaiserie et aux Ténèbres ; dans son obstination ignare à faire le mal, il obéit à son insu à l'idée de « *réparer les morceaux qu'il a lui-même cassés* ». Il collabore, ainsi, à une délivrance lointaine et troublante, à un obscur « *retournement natal* ». Ce n'est pas un hasard, d'ailleurs, si en ces années mêmes où s'élabore le riche sottisier de la Raison qui éclaire, se forme aussi une petite horde de réfractaires qui travaillent furtivement à lever le voile sur la nouvelle scène où « *le sacré a élu domicile* ». Baudelaire en est sans doute le chef de file. Les autres se reconnaissent en raison d'une certaine ressemblance générale de famille. Ce qui est unique chez eux, c'est non tant la capacité de *percevoir les images*, mais « *l'investigation sur la différence* » que celles-ci ont acquise en se manifestant sur la scène du moderne. La gnose inavouable de cette « *organisation de l'abîme* » signale, en effet, qu'aujourd'hui destruction et sacré coïncident. « *La science a décidé de s'exposer dans un bordel* », écrit Baudelaire à l'ami Asselineau. Ce qui signifie que le mal, l'abject et le sordide — c'est-à-dire le monde sous sa forme actuelle — nous donnent accès « *par la voie la plus courte* » à un bien que d'autres époques n'avaient pu connaître qu'au prix d'efforts incommensurables. Les « *eaux mentales* » sont partout ; n'ayant pas trouvé sur leur chemin un système de canalisation apte à en contenir le bouillonnement miasmatique, elles ont envahi l'ordre profane jusqu'à noyer tout ce qui vit.

LA CHIMÈRE DU KAMTCHATKA

Nous croyons vivre dans un univers établi, vérifiable, et surtout, matériel ; en fait, nous habitons une chimère, une illusion qui nous anéantit. Baudelaire fut le premier à visiter cette chimère et à en discerner la nature véritable. Plus tard, Rimbaud, Nietzsche, Proust, Kubin, et d'autres, vinrent y établir leur campement, comme une vague ininterrompue de nomades. Ces écrivains saisirent que le monde qui nous abrite est une « *fable cauchemardesque* », une fable qu'il faut raconter inlassablement, si l'on ne veut pas y tenir le rôle de figurants involontaires — voire de marionnettes risibles qu'il est facile de sacrifier. Raconter n'est pas un simple passe-temps récréatif ; c'est un « *exercice de réveil* », une opération salvatrice qui nous permet d'échapper à l'état sinistre de Psyché. À une époque où ne subsiste aucune « *orthodoxie de l'interprétation* », où il n'est plus possible de construire des « *tables tournantes de correspondances* », la littérature est le seul remède contre la soif d'extériorisation (et d'extermination) des puissances courroucées. À en croire Calasso, elle est le « *dernier Pausanias* » qui nous guide à travers ce désert hallucinatoire et funèbre — situé quelque part à la pointe extrême du « *Kamtchatka romantique* », au bout d'une immense steppe inhabitable — où nous avons tous échoué il y a quelques siècles. ┘